

NEUVIEME BIENNALE DE PARIS

Paris, foyer d'art, se devait de présenter aussi une biennale permettant de cristalliser les démarches créatrices actuelles dans le monde et, pour la neuvième fois, des jeunes de moins de trente-cinq ans de nombreux pays ont été conviés à proposer leurs expériences dans une manifestation dont l'ampleur a exigé qu'elle occupât les deux Musées d'Art Moderne et le Palais Galliera.

Reflet des préoccupations contemporaines, elle se présente donc, ainsi que l'indique son délégué général, l'éminent critique Georges Boudaille, comme une interrogation permanente sur l'art, sa nature, son destin. Mais est-elle vraiment symptomatique des aspirations de toute la jeunesse de nos jours ? Il est difficile de le croire.

A l'exception de la participation de la République de la Chine Populaire, il n'est plus question des arts plastiques tels qu'on les a toujours compris depuis la nuit des temps, c'est-à-dire comme la poursuite de la beauté, même dans le laid et le grotesque. Il faut évoluer avec son époque et la nôtre, sans aucun doute, ouvre des horizons prestigieux dans tous les domaines.

Si donc quelques exposants se rattachent aux formes d'expression qui se sont succédées ces dernières années : retour aux primitifs avec cette centaine de statues d'Indiens de toutes tailles, en faïence et vêtues d'oripeaux, abstraction pure et poussée à l'extrême dans ces immenses panneaux de toile peinte en blanc, pop-art et quelques œuvres rigoureusement établies, hyperréalisme aux paysages d'une prodigieuse finesse d'exécution, c'est en les renouvelant.

La plupart d'entre eux se sont surtout orientés vers des études d'environnement qui introduisent parfois le spectateur dans un domaine vraiment démoniaque. Il ne s'agit plus de cette délectation des yeux, de l'âme et de l'esprit telle que jusqu'alors on l'attendait de la part des artistes mais de témoignages de la vie, de son inanité, de sa dégradation. Tout laisse à penser que si les générations futures n'ont pas cette même conception de l'art, elles auront une piètre opinion de notre idéal.

Certes, dans ces travaux on peut voir l'affirmation d'une personnalité, c'est le cas pour cet atelier nippon auquel son propriétaire n'a pas hésité à faire traverser les mers, sol compris, ces objets ayant appartenus à

une Portugaise, ou encore cet ensemble prodigieux de photographies, textes et bibelots recréant le musée familial dont la présence est nécessaire à l'artiste. L'intérêt psychologique est indéniable, mais comment admettre que le public soit convié à « admirer » après une sélection sévère, une multitude de grosses mouches voltigeant dans une gigantesque boîte en verre contenant des viandes en décomposition ?

Et chacun, dans un texte du catalogue, précise le sens de ses spéculations car, en fait, il s'agit bien du résultat de spéculations que ces jeux de lumière sur une échelle, ces rubans explosifs, ce verre d'eau sur une planchette, ces formes volcaniques, ces agglomérés de matériaux de construction, ce complexe de la Réconciliation avec l'Asie...

Comme on peut s'y attendre, l'audio-visuel est largement représenté dans de nombreuses évocations par vidéo de la vie quotidienne, d'objets usuels et de scènes fort prosaïques. Ainsi apparaît l'éventail des possibilités de ce nouveau procédé de communication.

Des photographies montrent d'intéressants paysages, mais, la plupart traitent du corps humain, certaines de la richesse de sa musculature ou du modelé des visages, mais d'autres de la déchéance de l'individu, en particulier de son comportement à la suite de l'absorption de pilules curatives de la schizophrénie aiguë.

Visions bien différentes que celles offertes par les gouaches réunies au Palais Galliera et ayant pour auteurs les peintres-paysans du district de Houhsien, en République de Chine Populaire. Elles ont pour thèmes les diverses activités des habitants de cette région. D'une naïveté charmante dans la composition et le dessin, d'une fraîcheur ravissante de coloris, elles dégagent une joie de vivre qui, pour paraître parfois un peu systématique, n'en est pas moins réconfortante dans son rayonnement.

Et si la présence de la politique qui s'insinue dans cette vaste exposition (des signatures de pétitions sont proposées aux visiteurs) étonne un peu, il faut penser qu'elle est suscitée par l'enthousiasme et la générosité de la jeunesse qui a pu libérer dans ces palais ses étonnantes richesses d'invention. Nous reviendrons d'ailleurs sur les envois de quelques-uns des exposants.

Renée CARVALHO

CENTRE-DREANICHE
LE PROGRÈS
42 - Saint-Etienne

12 Oct. 1975

EXPOSITIONS

LA IX^e BIENNALE INTERNATIONALE DE PARIS :

A l'écart de la vie

Etrange Biennale internationale de Paris : elle réussit ce tour de force de faire à peu près disparaître des salles du musée d'Art Moderne le tableau et la sculpture !

Quand il y a un tableau sur les murs c'est qu'il s'agit de bandages enveloppant la toile traditionnelle comme une gueule cassée, de surfaces grossièrement couturées en croix ou de patchwork aux

à la patte signée (si l'on peut dire) par un artiste de la Biennale, peut laisser indifférent. Elle est, du moins, anecdotiquement, du côté de la vie alors que l'ensemble de l'exposition, accompagné de textes de commentaires aux ambitions philosophiques, sociologiques, politiques, souvent obscurs, communique au visiteur une impression de stérilité en face de pratiques

image, parole et bruit. Ensuite une tendance à la mémorisation, mémorisation du banal, du quotidien le Brésilien Emil Forman projette en diapositives tous les objets ayant appartenu à une vieille femme, morte en 73, qui avait tout conservé ou de tel acte dont

curatives de la schizophrénie ou plus « conceptuelles » comme dans le cas de Jomanski annonçant qu'il va léguer son corps au musée de New York dans une boîte transparente.

Quant à « l'environnement » déjà fort dans le vent lors de la Biennale précédente, il se développe du côté du théâtre avec le Japonais Tabuko, par exemple, qui a recours au mime dans un lieu — piano et frigidaire — composé par lui, du réalisme provocateur avec le Japonais Hikosaku qui a fait reconstruire son atelier de Tokyo avec ses objets familiers à l'intérieur de la Biennale, de la création onirique avec Gary John Glaser qui orchestre un espace de sensualité à l'aide de coussins brodés, du culte des souvenirs dérisoires, miniaturisés et accumulés sur une sorte d'autel avec l'Allemande Anna Oppermann.

Glanons quelques œuvres retenant singulièrement l'attention dans un grand ensemble aux allures d'épaves : les dessins colorés d'Attersee évoquant des métamorphoses fabuleuses, les belles et fascinantes boîtes à feu « potentialité des explosables » de Pierre Alain Hubert, les coffrets de Bard Brevik, réceptacles précieux des transformations du minéral, l'accumulation dans un bazar obsessionnel des statuettes d'indiens de Chacallis, les peintures méticuleuses de paradis de la nature de Gage Taylor et de Bil Martin, le signe féminin et son évolution en signe cinétique de Franz Pezold, les subtiles gravures en couleur de Birger Larsen sur les objets les plus modestes, les grandes toiles peintes de Pincemin et, dans l'esprit

du groupe Support-Surface, les toiles d'une grande vigueur géométrique de Vivien Isnard, les très délicats assemblages de confetti de Howardene Pindel qui forment une surface d'écriture inconnue, les projets d'Alice Aycock, étrangement poussés dans l'étude, d'un labyrinthe vertical ou d'une pyramide renversée et, dans ce qui pourrait être acte politique, la documentation-vidéo sur la vie des ouvriers d'une filature de laine du Yorkshire de Darcy Lange et le travail d'information sur la presse clandestine.

Mais le sens de la vie, le souffle, même s'il est ingénu, ne viennent-ils pas des peintures, exposées au musée Galliera, des paysans du dis-

trict de Houhsien, en Chine ? Ces « amateurs », après leurs journées de labeur, ont élaboré avec patience des œuvres où ils exaltent, en propagandistes, leur société communautaire, ses tâches, ses disciplines et ses fêtes. Imagerie sans doute mais art populaire à coup sûr ou la présence humaine, sans dérision, et les sentiments généreux ont une force irrécusable d'inspiration.

Jean-Jacques LERRANT

BIENNALE DE PARIS : Jusqu'au 2 novembre. Musée d'art moderne de la ville de Paris. Musée national d'art moderne, 11-13, avenue du Président-Wilson. Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.



Un peintre-paysan chinois : « Etre toujours prêt à l'appel »

(Photos A. Morain)

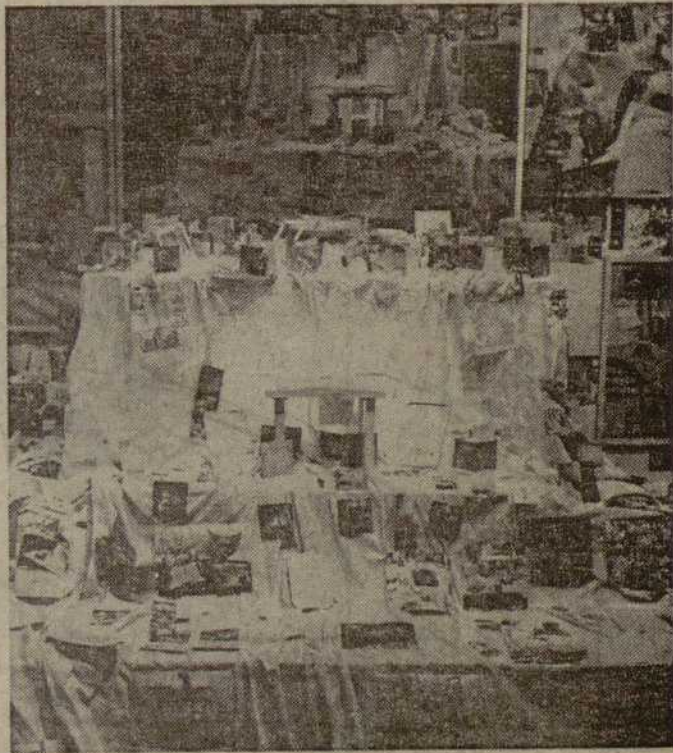
couleurs salies ou bien encore de grands carrés ou rectangles gris à peine agités de lointaines vibrations. Ces abstractions là étant les œuvres des raffinés, héritiers d'une récente tradition américaine.

Quant à la sculpture, à part quelques structures métalliques sensibiles de Nigel Hall, elle est poutre entourée d'un segment de mortier ou, plus volontiers, « environnement » avec une complaisance manifeste aux accumulations de déchets sordides. La poule qui tourne en picorant sur une natte, une corde

de ghetto intellectuel, de provocations vides, de solitudes dérisoires sans le moindre effet sur une société qu'on voudrait contester et nier.

Est-ce l'impasse, un pur constat de faillite ? Il faut, pour ne pas lâcher toute espérance, discerner quelques lignes de force qui témoignent d'un esprit de recherche, d'orientation vers des thèmes nouveaux. D'abord le recours à des techniques comme la photographie et surtout la vidéo : photos documents, vidéo pour formuler une œuvre audio-visuelle,

on prend possession en le fixant, lui et son environnement, par la photo et le moulage (Pierre Keller). Le body-art, le corps support, n'étant, il me semble, qu'une ultime tentative de l'artiste pour se singulariser, s'héroïser, qui va des complaisances du travesti (Pierre Molinier n'avait-il pas déjà accompli, avec une intensité particulière, ce rite surréaliste ?) aux expériences plus dangereuses comme pour Marina Abramovicz qui fait photographier ses contractions musculaires après avoir ingéré des pilules



Les accumulations d'Anna Oppermann